La praxie, l'expression et la pratique de l'écriture

Note de lecture autour de :

Maurice Merleau-Ponty, *Le monde sensible et le monde de l'expression. Cours au Collège de France, 1953* et *Recherches sur l'usage littéraire du langage. Cours au Collège de France, 1953*, Genève, Métispresses, 2011 et 2013, 223 et 250 pages

JÉRÔME MELANÇON

Dans sa leçon inaugurale au Collège de France, Maurice Merleau-Ponty résuma l'évolution du bergsonisme comme « le passage d'une philosophie de l'impression à une philosophie de l'expression » (Merleau-Ponty, *Éloge* 27). À partir de Bergson, Merleau-Ponty glisse doucement vers ses propres positions, qu'il commence tout juste à esquisser. Il présente déjà l'expression comme le fond sur lequel le langage fait figure, mais aussi comme l'un des mouvements par lesquels nous échangeons avec le monde pour approfondir nos rapports à tout ce à quoi nous participons — nous-mêmes, les autres, les choses, la vérité, l'être même.

En 1953, ce passage de l'impression à l'expression est le sujet de préoccupation central de Merleau-Ponty. Depuis 1950, il travaille à un projet qui porta les titres *La prose du monde* et *L'origine de la vérité*. Ce projet devait reprendre certains éléments de la philosophie de la perception déjà élaborés dans ses thèses, mais en donnant une plus grande part à l'expression et au langage et ce, afin d'ouvrir sur la manière dont la créativité est au centre de tous nos rapports. Ses deux premiers cours au Collège de France, donnés en 1952-1953 et dont les notes sont désormais disponibles, participent à ce projet. L'enseignement de Merleau-Ponty s'y divisait en deux cours parallèles, comme il était d'usage au Collège de France : le cours du lundi portait sur ses *Recherches sur l'usage littéraire du langage*, tandis que celui du jeudi s'intitulait *Le monde sensible et le monde de l'expression*. Les idées et pistes explorées lors de ces cours, telles que ses notes les indiquent, méritent d'être étudiées pour elles-mêmes : elles présentent la littérature comme une modalité de l'expression, qui sublime et continue la dimension pratique de notre existence.

Cependant, Merleau-Ponty ne publia pas de textes s'inspirant de ces travaux qui se trouvent ainsi inachevés et abandonnés. Il se tourna plutôt vers la politique et l'histoire, transformant à nouveau son projet philosophique pour prendre comme point de départ la dialectique propre à la pensée, puis la nature. Ses cours de 1953 apparaissent ainsi comme une étape transitoire pour Merleau-Ponty, en ce qu'ils offrent une relecture des travaux de ses deux thèses (*La structure du comportement* et *Phénoménologie de la perception*) et qu'ils ouvrent une nouvelle direction pour la pensée, mais aussi en ce qu'ils laisseront place à une nouvelle relecture dès 1956, avec les cours sur l'hyperdialectique et la nature. Par conséquent, l'étude de ces notes de cours doit commencer par une prise de position face au texte, à son édition et à sa présentation.

Cette position doit tout d'abord être développée en relation à un genre d'écriture — les notes de cours — qui gagne en popularité chez les lecteurs assidus de professeurs disparus, mais qui remonte à l'édition des notes d'Aristote en ouvrages complets. À la lecture de ces notes, nous nous trouvons devant un Merleau-Ponty qui monologue afin de se préparer à parler à d'autres de vive voix. Les documents que nous possédons n'indiquent pas comment les notes furent utilisées par leur auteur pour construire une leçon orale, ni quelle fut la réaction du public (que nous savons cependant assez vaste pour combler la salle de cours) ou celle de Merleau-Ponty à la réception de son enseignement. Ces notes sont donc partielles. Elles sont allusives, parlantes pour Merleau-Ponty, mais parfois énigmatiques pour nous : elles préfigurent un discours qui ne sera pas complété. Néanmoins, elles sont aussi parlantes pour le lecteur¹, qui tente tant bien que mal de suivre leur déroulement à l'intérieur d'une leçon comme d'une leçon à l'autre — comme il le ferait d'ailleurs pour tout texte. En anticipant les conclusions qui seront présentées plus bas, nous suggérons que ces notes de cours représentent à l'état brut la capacité qu'a l'écrivain de s'immiscer en son lecteur et de lui offrir une réponse aux questions et aux recherches qui lui sont propres en appelant à sa liberté, à sa capacité d'expression et à son rapport au monde.

Ensuite, cette position doit être développée en relation à la présentation de ces notes. Chacun des deux cours est présenté suivant une trame interprétative qui lui est propre. Emmanuel de Saint Aubert, déjà connu pour ses travaux d'une rigueur incontestée et d'une créativité toujours étonnante sur l'ensemble des inédits ainsi que sur les textes que Merleau-Ponty publia, offre dans son avant-propos au *Monde sensible* une trame interprétative axée autour de la chair. Saint Aubert présente un Merleau-Ponty qui répond aux critiques qui lui furent adressées par Jean

¹ Nous conservons le masculin pour les deux termes, marquant ainsi notre propre position en tant que lecteur en relation à Merleau-Ponty en tant qu'auteur.

Hyppolite et Jean Beaufret en 1946, et qui ébauche par ailleurs ses propres critiques face à la *Phénoménologie de la perception*. Ces critiques ont trait à la distance entre les descriptions phénoménologiques et les conséquences ontologiques qu'en tire Merleau-Ponty². La première leçon de ce cours apparaît alors comme le négatif de l'*Éloge de la philosophie* qui présente de manière positive les recherches accomplies par Merleau-Ponty ainsi que les traditions et les résultats auxquels il compte arrimer ses recherches à venir.

Les trois moments principaux de ce cours sont ainsi autant de reprises de ce qui demeure valide dans la *Phénoménologie de la perception* : « la vision en profondeur, la perception du mouvement et le schéma corporel. » (Saint Aubert, « Conscience » 10) Cette reprise cherche à imbriquer ces notions de telle sorte à avancer toujours davantage dans les profondeurs du monde, du corps et de la culture. Il vise ainsi à une « refonte de la notion de *conscience*. » (11) Une avancée majeure de Merleau-Ponty dans ce cours, en comparaison avec son traitement antérieur de la psychanalyse, est de parler de l'expression comme projection anthropologique, où nous voyons sur les choses ce qui est notre propre expression. En distinction par rapport à la projection géométrique, il s'agit d'une projection proche du sens psychanalytique, ouvrant par ailleurs sur une réinterprétation et de l'expression, et de la psychanalyse. Saint Aubert insiste par conséquent sur la redéfinition de l'inconscient freudien comme conscience perceptive. Conscience de la figure et du fond, elle est ambiguë : le fond n'est pas connu, mais sa conscience appartient à la relation à la figure; il est ignoré activement, frôlé, éludé (34). Saint Aubert montre aussi l'émergence du thème de l'écart, lié aux autres thèmes du niveau, de la dimension, de la modulation ainsi qu'au jeu entre la distance et la proximité qui ne sont jamais complètes, et qui font que la perception et l'expression sont vies du monde et non possessions du monde (16). De cette manière, il offre un tableau convaincant de la tentative merleau-pontyenne pour repenser, dès son premier cours au Collège de France et la perception, et l'union de l'âme et du corps, jusqu'au concept même de conscience.

Au fil de ses explications, Saint Aubert, tout en renvoyant à ses propres travaux, donne une trame charnelle qui marque en détail le moment où Merleau-Ponty retourne à ses recherches passées afin de les reprendre dans une direction infléchie. La chair est présente dès la seconde page du texte liminaire de Saint Aubert; l'empiètement, « le mélange qui caractérise le charnel » (26; cf. Saint Aubert, *Du lien des êtres*), apparaît à

² Cependant, nous pourrions aussi croire que la réponse à Hyppolite et à Beaufret tient au souci de Merleau-Ponty de se faire bien comprendre et à son sentiment d'avoir été mal compris (cf. surtout *Monde sensible* 46).

mi-chemin; et le désir conclut l'avant-propos (Saint Aubert, « Conscience » 37; cf. Saint Aubert, *Être et chair*). Il demeure ainsi au plus près du projet de Merleau-Ponty, tout en laissant de côté une bonne part de ce qu'a aussi fait Merleau-Ponty en chemin (mais suivant en cela Merleau-Ponty). Il voit l'émergence du thème du désir, même si la signification de ce thème ne vient que de l'importance qu'il prendra plus tard. Nous sentons bien que Merleau-Ponty *parle, sollicite, éveille* en lui une complicité, pour reprendre le résumé que Saint Aubert présente du rapport qu'établit Merleau-Ponty entre la conscience perceptive et le monde perçu (Saint Aubert, « Conscience » 36).

Benedetta Zaccarello, dans son avant-propos aux *Recherches sur l'usage littéraire du langage*, offre une seconde trame, dialogique cette fois, qui montre un Merleau-Ponty répondant à Sartre, Blanchot et Parain, ainsi qu'à Valéry et Stendhal qu'il étudie, trame entièrement axée sur l'écriture, au détriment des autres problèmes soulevés dans le cours. Comme elle le suggère, Merleau-Ponty entend bien parler de l'écriture comme usage littéraire du langage, et non de la littérature. Le cours porte ainsi sur l'expérience de l'écriture et sur la relation entre expérience, ou vie, et écriture³. Elle avance que cette analyse de l'écriture mène Merleau-Ponty à développer les implications ontologiques d'une écriture dont la condition est l'expérience de l'être, ainsi que ses implications morales en relation aux responsabilités qui viennent et du métier d'écrivain, et de sa situation historique. Si la première hypothèse est soutenue fructueusement, la seconde n'est ni défendue dans l'avant-propos ni aisément reprise au fil des notes mêmes de Merleau-Ponty.

Au centre de la trame dialogique se trouve l'idée que la littérature est intéressante pour Merleau-Ponty en ce que des écrivains ont su développer une conception de la conscience dans son rapport à autrui et au monde, que la philosophie peine à approcher et qui « s'inscrit sous le signe du doute, du questionnement, de la difficulté consistant à forger un langage, plutôt qu'à l'adapter à une intention de signification donnée au préalable. » (Zaccarello 22) Merleau-Ponty y puise l'idée que la subjectivité se fait au sein de l'écriture, plutôt que de s'y exprimer ou de s'y représenter.

La contribution la plus importante de Zaccarello à la compréhension des notes de cours a trait à son explication du choix de Valéry et de Stendhal comme figures. Merleau-Ponty trouve chez l'un comme chez l'autre une pratique *et* une théorie de l'écriture qui signifient

³ Ces sujets apparaissent sous la forme de la difficulté d'écrire, et Zaccarello présente bien le pathologique comme point d'appui de l'analyse de Merleau-Ponty, trait que nous pouvons retrouver dans la *Phénoménologie de la perception* et le *Monde sensible*.

toutes deux plus que ce que Valéry a pu dire, où la vie de l'écrivain ne fait qu'un avec son rapport aux lecteurs contemporains et futurs. Sans même l'appui des *Cahiers* complets de Valéry, Merleau-Ponty « opère dans les leçons consacrées à cet auteur au moins trois opérations herméneutiques inédites et courageuses (à l'époque et encore aujourd'hui) » (31). D'abord, il montre la méfiance de Valéry à l'égard du langage comme étant la cause de son abandon des vers. Ensuite, il montre que le retour à la littérature, avec *La Jeune Parque*, est rendu possible par un texte qui ne dit rien, mais qui présente une vérité tout autre et d'autant plus féconde qu'elle n'est pas signifiée par le texte. La poésie, langage fécond parce que paradoxal, s'oppose à la prose comme langage qui se veut transparent, mais qui ne peut se comprendre lui-même. Et enfin, il reprend la notion d'implexe, centrale dans la théorie valéryenne de la sensibilité, pour en faire une composante centrale d'une théorie du langage : il la fait passer de la subjectivité au langage même, qui prend de là une épaisseur et une vie qui lui sont propres. Sa lecture de Stendhal lui permet d'aller plus loin encore que Valéry put aller, et ce, à partir d'un essai que le second consacra au premier. Ainsi, « dans la lecture merleau-pontyenne, l'œuvre de Stendhal nous apprend que celui qui dit "je" dans un roman, n'est ni l'auteur, ni le (son) personnage, mais un plexus du sujet de l'écriture et des figures qu'il crée. » (40) Et l'écrivain, et le lecteur en viennent à se connaître eux-mêmes par le biais de leur relation avec l'autre.

Tandis que Saint Aubert propose une trame trop longue pour comprendre le cours même — il lit Merleau-Ponty comme poursuivant une ontologie axée sur la chair dès ses tout premiers travaux, jusqu'à ce qui fut publié sous le titre *Le visible et l'invisible* —, Zaccarello donne une trame trop courte : elle lit ce seul cours de Merleau-Ponty, ne faisant référence qu'aux textes précédents et qui portent également sur le langage et la littérature. Ce qui fait la force du premier, une contextualisation du cours dans le travail à plus long terme de Merleau-Ponty, manque à la seconde, laquelle peut cependant développer une lecture plus en profondeur et plus englobante du cours même.

Il n'en reste pas moins que l'entreprise éditoriale, dans les deux cas, est un succès : nous tenons deux exemples de livres qui s'adressent à nous, et non seulement à Merleau-Ponty. Les deux commentateurs sont présents par leurs notes ajoutées au texte : Saint Aubert par son érudition qui permet de bien situer et comprendre les auteurs peu connus qu'invoque Merleau-Ponty; Zaccarello par les explications qui au fil des notes continuent le propos de son essai. Tous deux, par ailleurs, donnent à voir l'état inachevé des notes et l'incertitude inévitable dans l'établissement du texte des manuscrits (une qualité qui manque à bien d'autres éditions des notes de cours de Merleau-Ponty). Nous devons par ailleurs reconnaître l'importance du travail de transcription accompli par Saint Aubert avec Stefan Kristensen, ainsi que par Zaccarello, qui se sont

penchés sur une écriture manuscrite qui ne se lit pas aisément (sans compter les difficultés ajoutées par l'état des microfilms de la Bibliothèque nationale de France). Les deux livres présentent aussi une bibliographie complète et des ouvrages utilisés par Merleau-Ponty, ainsi qu'un index des personnages cités dans les *Recherches*, ainsi que des notes de travail inédites de Merleau-Ponty, soit au fil du texte (*Recherches*), soit à sa suite (*Monde sensible*).

Ce travail éditorial a pu éviter une exigence de ces cours qui, du fait de leur contemporanéité et de leur proximité thématique, appellent à une lecture croisée. Il en revient à chaque lecteur de développer sa propre trame interprétative, et nous en proposerons maintenant une troisième qui relie les deux cours de 1953 aux soucis propres à Merleau-Ponty à cette époque, sans pour autant dépasser son horizon de pensée qui s'appuie sur les deux trames déjà dégagées.

* * *

Cette trame, qui n'a de sens qu'en relation avec les deux autres, tout autant importantes que complémentaires, nous désirons la nommer trame pratique⁴ ou encore marxienne⁵. Cette trame interprétative, que nous devons nous limiter ici à esquisser, s'appuie sur le lien qu'effectue Merleau-Ponty entre la notion marxienne de *praxis*, à savoir la réalisation de la philosophie et de la théorie dans l'action économique et politique et leur réémergence à partir de cette action, et la notion de *praxie*, comme capacité d'accomplir les mouvements propres à une tâche corporelle. Le lien entre ces deux notions passe par l'idée de production ou de création sans subsumption, idée qui dépend d'une dialectique non hégélienne (et à vrai dire davantage merleau-pontyenne que marxienne), une hyperdialectique où le va-et-vient est mutuel et constant, jamais dépassé et créatif dans sa structure même. Merleau-Ponty peut ainsi expliquer comment l'espace et le monde culturels émergent d'une praxie, d'une « mimique du monde par le corps » (*Monde sensible* 52) qui lui ajoute une couche de signification : le corps répond à ce que le monde offre, et il signifie le monde en s'y projetant.

Ainsi, Merleau-Ponty reprend et modifie le schéma des structures du comportement, élaboré dans ses thèses. *La structure du comportement*

⁴ Reconnaissons que Saint Aubert voit bien l'importance de la pratique, mais que comme Merleau-Ponty tend par ailleurs à le faire même lorsqu'il s'agit du sujet sur lequel il écrit, il relègue la pratique au second plan.

⁵ L'indice est minime, certes : le nom de Marx ou du marxisme n'apparaît qu'à quelques reprises dans ces notes, mais toujours à des moments d'explication du projet et en relation et à Freud, et à l'idée de pratique.

présente trois champs surimposés, chacun servant de base au suivant et l'ordonnant, chacun donnant un sens au précédent qui lui sert de structure, créant ainsi un rapport dialectique entre les champs physique, physiologique et mental ou symbolique (*Structure* 139-141). Quinze ans plus tard, Merleau-Ponty présente trois niveaux de l'empiètement de la conscience et de l'être, où chacun est en l'autre de trois manières reliées : la praxie, liée à la présence pratique d'un objet qui interpelle nos capacités corporelles pour l'action; la gnosie, liée à la reconnaissance de l'objet par les sens et la connaissance; et la phasie, liée à la formulation et au langage. Le corps et l'esprit ne sont donc plus divisés, mais plutôt présents à chaque niveau, bien que sollicités et mis en œuvre différemment : il y a sédimentation en superstructure, anticipation et reprise (cf. *Monde sensible* 145, 149, 157), à partir de la praxie, qui est l'originale (151, 154).

Merleau-Ponty peut de là donner une définition de l'expression liée à la productivité : « On entendra ici par expression ou expressivité la propriété qu'a un phénomène, par son agencement interne, d'en faire connaître un autre qui n'est pas ou même n'a jamais été donné. » Saint Aubert cite ce même passage, mais il oublie une précision de Merleau-Ponty, qui continue et complète cette définition : « L'outil, l'ouvrage, exprime l'homme en ce sens. » (48) Par cet exemple de l'outil, Merleau-Ponty suggère que les objets expriment d'eux-mêmes quelque chose, mais aussi que la perception est toujours déjà expression au sens de création et production qui fait apparaître un rapport au monde, une vérité du monde, et qui ainsi exprime le monde, toujours au fil d'une relation pratique.

Contre la conception d'une conscience séparée du monde et de l'être — et contre la notion même de conscience —, Merleau-Ponty s'inspire de « Freud — et aussi Marx⁶ » (51) pour parler d'une conscience louche, inversée. « Le fait qu'on a conscience de ceci veut dire aussi qu'il y a *cela* qui n'est pas dit » (51), écrit-il en suggérant que l'inconscient est formé par le fond des figures perçues, reconnues et exprimées suivant notre capacité à rejoindre les objets pour en faire quelque chose avec notre corps. Contre la lecture commune de Marx qui assimile, d'une part, apparence et idéologie, et, d'autre part, réalité et relations sociales effectives, Merleau-Ponty suggère que ce que nous voyons de nous-mêmes, c'est ce que nous ne sommes pas mais essayons d'être. Il en va de même de ce que nous voyons et désirons de notre société. Le fait que nous défendions des valeurs pointe vers leur absence: nous ne pouvons les réaliser qu'en fantasme, de manière intérieure. C'est dans le mouvement même des idéologies, que nous tentons de réaliser en échouant, que se trouve leur vérité, et non pas derrière quelque apparence que ce soit. La

⁶ Sur le rapprochement entre Freud et Marx, ainsi qu'entre la psychanalyse et le marxisme tels que Merleau-Ponty les conçoit, cf. aussi *Monde sensible* 61 et *Recherches* 204.

conscience indirecte, ambiguë, voit paraître une autre vue, une vue qui fait du fond une figure, une vue qui crée d'autres figures, qui regroupe d'autres objets.

Autrement dit, nous agissons de manière productive et créatrice pour répondre aux béances et aux manques que nous percevons, là où nous sentons un écart par rapport à un niveau. Dans l'expression linguistique, par exemple, nous nous installons dans le sens en élevant certains éléments du perçu à la fonction de niveau, de dimension, à savoir ce qui a « valeur systématique, i.e. par rapport à laquelle les autres ont *sens* et notre action s'organise ou se déploie » (50), et qui peut guider notre comportement praxique, gnosique et phasique en montrant l'écart que peut remplir notre action sur le monde, notre connaissance du monde et notre parole à propos du monde.

L'écriture revêt par conséquent un caractère à la fois praxique, comme comportement corporel, gnosique, comme reprise d'une perception sensorielle et d'une connaissance du monde, et phasique, comme formulation linguistique d'un sens déjà praxique et gnosique. Cette approche permet de mieux comprendre l'enjeu que représente la littérature qui, comme la vie, est une manière d'affronter la réalité, d'y participer (*Recherches* 67), bien qu'il y ait conflit entre écriture et vie (77). Ce conflit se joue de plusieurs manières, y compris entre l'écrivain et le lecteur.

Le conflit entre la vie (le lecteur) et l'écriture (l'écrivain) a trait à ce que plutôt que d'observer, d'exprimer les choses directement ou de se substituer aux choses, la littérature les invente et les change en modifiant leur sens. Le langage *fait* la signification, par écarts de sens, sans jamais la porter. Il impose donc la communication et crée l'intersubjectivité et l'universalité en permettant une « unité de l'écrivain avec lui-même et avec les autres » (80). De la sorte, en s'immisçant en son lecteur, l'écrivain le modifie. L'écrivain et le lecteur ne coexistent pas paisiblement : ils sont dans un rapport conflictuel médiatisé par le livre. Le lecteur, comme toute personne, « a besoin de dévoiler et de se voir en image » (216), et il fixe par conséquent le livre et arrive au monde et à lui-même par l'imaginaire qui s'y déploie. L'écrivain, qui cherche à reprendre le langage toujours impossible des choses — ou tout au moins, à reprendre ce que leur expression suscite chez lui —, crée son lecteur en répondant à son besoin présent, en gardant l'œil fixé sur le lecteur futur et en parlant de lui, mais en passant involontairement à l'imaginaire. Le lecteur semble donc n'avoir que le livre et l'écrivain, que l'imaginaire; de part et d'autre, le livre fait figure de médiation toujours à reprendre, sur fond d'un monde qu'il s'agit de modifier.

À partir de son étude de Valéry et de Stendhal, Merleau-Ponty suggère une position qui semble être la sienne : « la vérité est poésie »,

« le vrai n'est pas dans le "réel" », écrit-il (205), avant d'ajouter plus tard, en marge à la solution de Stendhal : « Conclusion : la poésie est vérité. » (213) L'écriture poétique — c'est-à-dire toute écriture qui dit quelque chose de véritablement nouveau, langage opérant ou parlant, ou encore instituant, dans les termes des écrits précédents ou ultérieurs de Merleau-Ponty — est une pratique qui *produit* et qui *crée* de la vérité, tant celle du monde que celle de l'écrivain même.

Comme le rapport entre l'analyste et l'analysé d'une véritable psychanalyse débarrassée de tout irrationalisme, ainsi que celle que Merleau-Ponty entrevoit chez Lacan, le rapport entre l'écrivain et le lecteur produit une élaboration de la vérité sans aucun rapport à la norme, mais plutôt par la rencontre de deux subjectivités « dans un rapport de praxis où apparaît ou transparait une *vérité* qui n'est pas *déjà là*. » (203) En visant son lecteur, l'écrivain ne se découvre pas; bien au contraire, il apprend à consentir à soi-même, il s'improvise et acquiert, à travers son pouvoir d'écrire, son pouvoir de vivre. Cette improvisation de soi par la créativité à l'œuvre dans la reprise et la transfiguration de son rapport pratique, gnosique et phasique au monde dépend cependant de la *pratique* dans toute la pluralité sémantique du mot. S'ils sont différents et s'ils entrent en conflit non d'une manière oppositionnelle, mais plutôt dialectique, les pouvoirs d'écrire et de vivre sont toujours exercés par le biais de ce que Valéry nomme implexe, « ce qui en nous est capable de répondre à des *sollicitations* d'une manière dont nous ne nous serions pas crus capables » (131), ou encore de ce que Merleau-Ponty nomme style : « pouvoir d'expression de soi-même qui surmonte aussi le dilemme de l'émotion paralysante et du cynisme. » (170) Ni adhésion complète (paralysie) ni prise de distance (cynisme), l'écriture et la vie se font dans nos réponses à une situation de départ où tous les événements et tous les êtres sont liés, qui appelle sa propre transfiguration et qui en suggère déjà les voies, et qui nous renvoie sans cesse à nous-mêmes.

Le travail qu'effectue Merleau-Ponty sur l'expression, dans le *Monde sensible*, est en amont d'une philosophie de l'écriture, et celui des *Recherches* sur le langage littéraire se trouve en aval de celle-ci. Les trois trames interprétatives présentées ici peuvent être suivies de manière fructueuse afin de saisir les liens entre ces deux cours et surtout entre leurs deux problématiques : la conscience inversée, perceptive et expressive, et la conscience qui se crée, tant par la vie que par la réinvention du langage — et à la fois la réinvention des sens et du corps, de la connaissance et de l'action.

* * *

Par-delà le caractère inachevé des notes, ces cours accusent aussi certaines lacunes. Ils montrent certains raccourcis de la part de Merleau-Ponty. Par exemple, tandis qu'il demeure possible de défendre sa lecture de Sartre, du fait de l'engagement continu avec celui-ci dans ses textes comme dans ces notes et de la note de lecture reproduite à la fin des *Recherches*, Merleau-Ponty rejette du revers de la main tout le courant pragmatiste comme étant simplement utilitariste, mais sans même en offrir une lecture. Ce rejet n'aurait pas tant d'importance si John Dewey, tout au moins, n'était pas beaucoup plus près de sa position que Merleau-Ponty n'aimerait le faire croire.

Nous pouvons aussi nous demander pourquoi Merleau-Ponty accorde si peu d'importance à Stéphane Mallarmé, tant pour lui-même et son projet poétique que pour son influence sur Valéry. En effet, celui-ci écrit continuellement sur Mallarmé, et Valéry reconnaît même que c'est Mallarmé qui l'a ramené à l'écriture, dans une explication parallèle au mythe de la « nuit de Gênes » dont Merleau-Ponty fait si souvent état. C'est peut-être que Merleau-Ponty privilégie la question de la vie de l'écrivain plutôt que de l'œuvre, mais il n'en reste pas moins qu'aussi féconde et originale que soit la thèse de Merleau-Ponty sur Valéry, elle laisse aussi beaucoup en plan. Il y a une écriture poétique beaucoup plus radicale chez un Valéry lu aux côtés de Mallarmé que chez un Valéry lu aux côtés de Stendhal : d'autres motifs y apparaissent et, surtout, un usage beaucoup moins libre du terme « poésie » s'y dessine.

Par ailleurs, ces cours présentent une lacune propre aux écrits de Merleau-Ponty : celui-ci ne parvient jamais à parler directement de la vie politique, demeurant en-deçà ou au-delà, sans lui offrir la richesse d'un travail à plusieurs niveaux comme dans ses travaux sur la perception. Ici, il tourne autour de la question, l'approchant sans la relier à la vie ou l'en différencier, et sans délimiter ce qui est politique (ni pour lui ni pour Stendhal). Même si ces notes semblent y mener, les considérations sur la politique éparses dans ces deux cours culminent en une première itération des *Aventures de la dialectique* dans les cours *Matériaux pour une théorie de l'histoire* de 1953-1954.

Si la question de la politique demeure ouverte, une autre, secondaire ici, sera creusée plus tard dans le cours sur l'institution de 1954-1955. La question de l'amour souffre dans les *Recherches* d'une instrumentalisation en faveur de la compréhension du choix de Stendhal de la vie d'écrivain, et elle est étudiée de telle sorte à présenter l'amour surtout comme illusoire et souvent manqué. Ce défaut tient cependant peut-être au sujet, Proust présentant déjà pour Merleau-Ponty dans les *Recherches* une possibilité de dépasser Stendhal, de la même manière que ce dernier a pu lui permettre de dépasser Valéry.

Ces limites et lacunes ont trait à une recherche toujours en cours, et risquée, qui s'expose en avançant là-même où le terrain n'est pas défriché d'avance. La publication des inédits aidera à mieux comprendre tant les phénomènes étudiés par Merleau-Ponty que son rapport aux auteurs qui, à partir d'autres disciplines, ont pu aussi les analyser. Nous pouvons bien voir dans les notes des *Recherches* tout ce que Merleau-Ponty doit à Valéry dans l'élaboration son ontologie, surtout en ce qui a trait à ce que Valéry dit du rapport à autrui : « Le philosophe et son ombre » pourrait bien être relu comme portant sur le philosophe Husserl et son ombre, son contemporain : Valéry. Nous voyons aussi, grâce au travail de Saint Aubert, l'importance de Schilder et du courant théorique de la théorie neurologique du schéma corporel, auquel il appartient.

Le rapport de Merleau-Ponty à la littérature et à la science nous rappelle ainsi que si la philosophie boite (et si c'est là sa force), elle doit se tourner vers tous les appuis qu'elle pourra trouver. Avançant à l'aveugle, elle doit s'orienter à l'aide de toutes les lumières qui se trouvent sur son passage. Tout au moins devrions-nous garder un œil sur la manière dont elle avance, et non seulement sur ses balises et son chemin.

Textes cités

- SAINT AUBERT, Emmanuel de, « Conscience et expression », avant-propos à Merleau-Ponty, *Le monde sensible et le monde de l'expression. Cours au Collège de France, Notes, 1953*, Genève, Métispresses, 2011, p. 7-38.
- , *Du lien des êtres aux éléments de l'être. Merleau-Ponty au tournant des années 1945-1951*, Paris, Vrin, coll. Histoire de la philosophie, 2004.
- , *Être et chair. Du corps au désir : l'habilitation ontologique de la chair*, Paris, Vrin, coll. Histoire de la philosophie, 2013.
- MERLEAU-PONTY, Maurice, *Éloge de la philosophie et autres essais*, Paris, Gallimard, coll. Idées NRF, 1953.
- , *Le monde sensible et le monde de l'expression. Cours au Collège de France, Notes, 1953*, Genève, Métispresses, 2011.
- , *Recherches sur l'usage littéraire du langage. Cours au Collège de France, Notes, 1953*, Genève, Métispresses, 2013.
- , *La structure du comportement*, Paris, P.U.F., coll. Bibliothèque de philosophie contemporaine, 1967⁶ [1942].
- ZACCARELLO, Benedetta, « Pour une littérature(-)pensée », avant-propos à Merleau-Ponty, *Recherches sur l'usage littéraire du langage. Cours au Collège de France, Notes, 1953*, Genève, Métispresses, 2013, p. 9-51.